

## Quelqu'un a fait ça

Luc Dansereau

---

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61668ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dansereau, L. (2009). Quelqu'un a fait ça. *Moebius*, (123), 121–126.

## LUC DANSEREAU

### *Quelqu'un a fait ça*

Pour tout vous dire je vais tout vous dire, le beau le laid, mon père ma mère, le bien le mal, mon frère ses sœurs, le vrai le faux, mon père maman, ses filles mes frères, mon pire moment papa son amante, j'vais tout vous dire parce qu'il le faut, au-delà des vraies fausses confessions, de l'horrible de l'indicible et du parricide, ainsi soit-il. Il faut bien que je le dise, j'vois pas qui d'autre le pourrait, qui d'autre que moi, esprit oublié dans l'espace, reclus dans les limbes cosmiques pendant que sur terre la fin du monde est arrivée. Il faut bien que ce soit moi, je n'ai pas vraiment le choix parce que quelqu'un a fait ça, malgré le fait que je sois quelque part à dire que quelqu'un a fait ça là-bas, en bas, sur terre, quelqu'un a voulu la fin d'un monde, quelqu'un a bel et bien fait ça et ça ne peut plus durer, ça ne peut plus tenir dans quoi que ce soit. Voilà, c'est maintenant que ça sort, que ça pète ça pue ça craque et ça explose à coups de petites vapeurs sifflantes et de bavures dégoulinantes, c'est comme ça, c'est peut-être trop tôt ou trop tard mais on ne peut que constater que ça sort, on sent que ça ne se peut pas, on ne sait pas pourquoi, on n'y peut rien même si c'est insupportable et rétrospectivement cauchemardesque, c'est là, quelqu'un m'a tué.

Le tout partit d'ailleurs de rien, du genre à dire que tout allait bien, car tout allait bien, c'est bien ça le pire, oui, ici tout semblait bien aller, je disais même très très bien puis tout a décliné, périclité ou dégénéré, oui, c'est surtout ça, dégénéré serait en fait le terme approprié, et c'est ainsi que tout a dégénéré donc sans qu'on n'en sache rien. C'était dans l'ombre j'imagine, ça minait la mine, ça se crottait sous le manche à balai, petit à petit, ça devenait

plus petit, si petit, si mini à l'infini, tout creux tout bas tout rikiki ça ne mangeait pas de pain pas de mie, ça ne mangeait plus le midi depuis la nuit des nuits mais ça dure depuis et dura longtemps longtemps jusqu'à ce que là maintenant, au moment où plus bas ne se peut plus, au moment où le dessous du fond du baril n'apparaît plus que par temps clair, voilà que tout rejaillit trop tôt et trop tard et que monte la furieuse envie de tout crier dans le tumulte de l'effondrement, de tout beugler sur cette tragique musique d'accompagnement, de tout cracher ce qu'on peut racler jusqu'à se laminer le gosier parce qu'on n'a pas le choix, qu'on ne l'a jamais eu, ça non, pas le choix, jamais jamais, toujours jamais pas le choix, est-ce possible de vivre ainsi, évidemment non, ça ne se peut pas mais c'était pourtant ça. Mais là c'est bel et bien fini, heureusement bel et bien fini, parce que là, de toutes les façons, je vais tout dire pour tout le monde une bonne fois pour toutes sans savoir ce que ça fera ou même si ça fera quelque chose, tellement essayé de faire quelque chose sans que ça ne laisse pas même une trace, tellement essayé sans que rien de rien ne résulte de quoi que ce soit ou si peu que là, aucun souvenir là-dessus ne surgit, sauf peut-être de l'effort mais l'effort pour l'effort, vaut peut-être mieux l'oublier parce que là c'est fini, plus maintenant, pas ça, pas là, l'effort c'est parfois pour les faibles et les faibles c'est parfois les forts, comprenez qui pourra, mais là je vais tellement tout dire qu'après il n'y aura plus rien, déjà qu'il n'y a pas grand-chose. Mais bon, pour commencer, à tout dire disons que c'était un boucher le mortel, est-ce possible commencer par ça, dire c'était un boucher, il me semble que c'est déjà avoir tout dit comme si j'avais dit bourreau mais ça, c'est juste pour moi et mon étrange sensation de tout dire en disant si peu ou presque rien, c'était un boucher, voilà, et pourtant c'est là que ça commence alors qu'on imagine un tablier blanc avec un couteau puis en remontant du couteau en passant par la main et le bras, aboutir au tablier blanc et voir quelqu'un dedans, quelqu'un à qui est le bras, la main, le couteau et le tablier et ainsi dire comme on dit l'étal est mis, la table est servie avec ce tablier blanc et tout le bataclan et pourtant malgré ce tablier blanc ça devient rapidement une sale affaire où

ça éclabousse de partout en même temps. Mais là, pour l'instant, le tablier de l'étalier est blanc et encore pourtant, il faut bien le dire dans cette histoire de tout dire, il y a un boucher qui m'a tué mais il n'y a pas que moi, il n'y a pas que ça, s'il n'y avait que ça il me semble qu'on ne serait pas là à en parler, un boucher qui tue c'est même banal, un boucher ça tue, ça tranche et ça jette les restes et puis m'a-t-il vraiment tué, sûrement pas, sinon évidemment je ne serais pas là, ou du moins pas dans cette forme-là, juché dans ma prison astrale. Bon, il ne m'a pas tué, je me suis retrouvé avec les restes mais j'ai dû frôler ça de très près à constater tout ce qu'il me faut dire pour dire que je ne suis pas vraiment mort, c'est la fourmi qui redouble d'efforts dans son transport de miettes pour montrer jusqu'à quel point elle est enfouie dans son état de fourmi, montrer jusqu'à quel point une fourmi force pour n'être que cette infime petite fourmi. Mais continuons à tout dire, ne perdons pas de temps dans ces efforts de faible fourmi forte, sait-on jamais si les mots pendant ce temps se rendent indisponibles, ou s'éxténuent, refusent de signifier, tout ce que je dis ne serait plus que du rabâchage intempestif, élucubrations de supplicé ou baragouin de crétin, le boucher, donc, a continué, je veux dire a commencé, par du bœuf, normal, j'hésite à propos du commencement parce qu'il y avait déjà du veau, du cochon et de l'agneau mais en général du bœuf, normal, tout à fait normal pour un boucher, mais il a continué comme je disais, continué avec le cheval, et le cheval on a moins aimé mais il était comme ça, on ne le voyait pas, jusque-là on ne le voyait pas, ou l'on ne le croyait pas, je ne sais pas, mais je sais qu'on ne s'en souciait pas mais c'était tout de même la réalité et la réalité, il n'y a que ça quand on a décidé de tout dire puis ça s'est poursuivi après le bœuf et le cheval, le chat, alors là on ne comprenait plus, le chat, pourquoi le chat, nous n'allions pas manger le chat, nous l'aimions d'ailleurs ce chat, il était de la famille, bien à sa place à manger nos pelures de patate et le voilà sur la liste des découpés en dés, alignons donc le tout, sans compter veau cochon agneau, ça nous fait le bœuf le cheval le chat, on aurait dû voir qu'il y avait quelque chose qui se rapprochait, on aurait dû le dire mais comment le dire, pas facile, vraiment pas fa-

cile, extrêmement difficile de tout dire à un boucher qui tient le gros bout du manche et tue bœuf cheval chat et puis, s'il n'y avait eu encore que cela, si c'était resté dans les pacages, on aurait pu penser à l'accident, à un élan momentané mais non le boucher a continué, plus tard, pas tout de suite, pas si vite que ça mais quand même comme ça, et ça s'est mis à défiler, le bœuf le cheval le chat sa femme, et oui, sa femme appelée ma mère, là ça commençait sérieusement à être difficile à vivre, à dire, à respirer, mais fallait tout de même le constater, l'étaier y allait de plus en plus fort mais comment faire quand on est dégorgé, pétrifié, haché puis grillé par le malheur et que seules de petites larmes rouges glissent à la surface de la chair, sueurs timides issues du plein cœur et extirpées par un malheur dont on ne savait même plus s'il était du passé ou à venir, car pour tout dire devant celui-là, ce malheur-là, on ne pouvait plus rien, on ne savait plus rien, ni l'avant ni l'après, ni le devant ni l'endos, ni le bas ni le haut, sauf qu'il y avait un lendemain, puis un autre où l'oxygène circulait, mal, de plus en plus mal, mais circulait encore et comme l'atroce est intenable, on ne peut pas tenir longtemps comme ça et fatalement l'atroce n'a pas fait vieux os, car le boucher après le bœuf le cheval et sa femme ma mère, le boucher lui voulait continuer, en finir avec tout ça, passé et présent imparfait, car le boucher ne faisait jamais les choses à moitié, c'était même une de ses qualités, habité par le splendide égoïsme des graves, il voulait tout jusqu'au bout et surtout vivre sa vie, imperméable aux rancœurs et bobards, au-delà du bon sens et de la vertu, entre audaces et idées reçues et contre vents et marées, il voguait l'âme à l'envers en se réconfortant de l'immensité de la mer, traçait son impossible parcours en grimaçant de joie, se moquant de lui-même, de l'humanité et de tout ce qu'il avait pu jusque-là en penser, il était capable du meilleur comme du pire et le pire le voilà, comme s'il n'y était pas déjà bien en santé bien gras, voilà donc qu'il nous mettait en tas, qu'il nous empilait pour mieux trancher dans le tas, et quand je dis tas ce n'est pas une image car nous en étions un, un tas, pas loin d'une douzaine empilés, et c'est uniquement pour ça que je suis encore un peu là car après avoir été choisi pour amorcer le fameux tas, les

autres s'ajoutant, du plus jeune au plus vieux, trois frères, trois sœurs, deux frères et ainsi de suite, le tas a fini par monter puis le boucher s'est mis à charcuter par amour pour celle qui l'attendait, car c'est bien ça, quelqu'un nous a tués par amour, quelqu'un a voulu remonter le temps, annihiler la postérité, dégénérer la génération pour retrouver sa gentille greluce mais s'est fatigué à la longue de tuer de tuer de tuer, et ça, même amoureux fou furieux avec toute la fougue que cela renferme, il faut donc croire qu'on se lasse de tout, même de dépecer par passion. Parce qu'après avoir formé le tas et bien débité et ahané, le boucher fatigué ne m'a pas bien terminé, faut comprendre, alignons encore, mais une dernière fois, ça faisait quand même le bœuf, fatal, puis le cheval, normal, le chat, un cas, et puis la concaténation composée de sa femme ma mère et un et une et un et une et un et une *et cætera*, comme ça, le génocide clanique, la dégénérescence filiale, toute la rubescente descendance figée en tas. Je ne sais pas si sa maîtresse valait toute cette hardiesse, mais ça doit ébranler son boucher, émousser son hachoir, maculer son tablier, toujours est-il que peut-être fatigué il ne m'a pas bien achevé celui qui ne faisait jamais rien à moitié et j'ai fait le vieux truc du soldat vaincu qui fait le mort, j'ai habité mon rôle de cadavre du mieux que j'ai pu, à en conserver des stigmates, une accoutumance, une incertaine survivance, mais aurait-il été mieux qu'il fasse à fond sa besogne, voilà encore où il faut tout dire, suis-je mieux là, expulsé du monde, momifié dans ma tunique d'éther que sous terre avec le reste du tas car pour être un charcuté vivant, prétendument, je n'en suis pas très différent des autres enterrés et puis disons encore pour tout dire que depuis qu'il est mort, car il a lui aussi fini par mourir, plus tard, pas tout de suite, mais beaucoup plus tard et lui de sa belle mort, enfin pas si belle que ça parce qu'il a dû traîner sur le plancher puis agoniser tout injecté au septième palier intensif avant de quitter une tout autre vie que la mienne, mort-né en périphérie de la parole. Enfin, moi depuis sa très belle mort, je fais le brave de loin, je le hais, je hais un boucher mort, un boucher haché par le temps, mais voilà pour avoir tout dit, est-ce bien vivre que de haïr un boucher mort, disons, est-ce assez pour appeler ça une vie que de raconter à tout un

chacun qu'on déteste un boucher mort, et pour tout dire, puisqu'il y en a encore, si je n'essayais pas de tout dire, serais-je encore dans cette sorte de vie? Sinon, comme je le disais, qui aurait raconté qu'un boucher maintenant mort nous a tués par amour?